

Paris, 2022

À quatre-vingt-quinze ans, je commence le récit d'une courte période de ma vie, voici quarante ans.

Si j'ai toujours écrit lentement, cette fois, je bats mon propre record. Mais qu'importe, car les pages qui vont suivre, rédigées en pleine pandémie, ont rompu ma solitude et m'ont tenu compagnie.

Mes souvenirs sont précis et grâce aux seize lettres à ma mère que j'ai retrouvées pieusement conservées, j'ai pu vérifier que je n'ai rien inventé à cette histoire insolite, parfois incohérente, comme dans un songe.

Avril 1982

Fin avril 1982, quand nous apprenons que la première affectation d'ambassadeur de Jacques, mon mari, est la Tchécoslovaquie, c'est exactement celle dont nous rêvions.

Le pays, Prague, sa capitale, pour sa beauté, les Tchèques pour leurs talents, leur courage et vitalité dans l'adversité nous ont toujours fascinés. Vivre dans le second des plus beaux palais que la France possède à l'étranger est un plus non négligeable.

Nous savons que la jeune Tchécoslovaquie, née en 1918 à la dislocation de l'Empire austro-hongrois, n'a pas eu une existence facile. En 1938, une seconde République voit le jour lors du rattachement des Sudètes à l'Allemagne nazie. Un an plus tard, la Seconde Guerre mondiale met la Tchécoslovaquie sous protectorat allemand. En 1945, à la fin de la guerre, Édouard Bénès crée une troisième République tchèque. En 1948, ce qui fut appelé « le coup de Prague » la chasse et les communistes prennent l'exclusivité du pouvoir. Ils étouffent toutes les tentatives de réformes comme celles proposées par Alexandre Dubcek, « le socialisme à visage humain » ou de démocratisation comme « le Printemps de Prague » en août 1968. Le 21 août, ce mouvement est sévèrement réprimé par les troupes du pacte de Varsovie qui envahissent le pays en faisant usage de l'armée. La subordination à l'Union soviétique devient plus forte que jamais.

Après Ludvik Svoboda, Gustav Husak est Président depuis 1975. Il le reste quinze ans, et c'est à son mi-mandat que nous arrivons.

Le Département (la direction du ministère des Affaires étrangères) nous demande d'être à Prague fin juillet. Par la suite, nous pouvons prendre plusieurs semaines de congé, car rien ne se passe au mois d'août. Cette première prise de contact va nous permettre d'envisager la situation. Dans ce pays communiste, rien n'est jamais comme ailleurs.

En outre, l'admirable palais Buquoy, notre résidence, a besoin d'une mise au point que l'on nous qualifie de « sérieuse ». Mais les difficultés matérielles ne nous ont jamais inquiétés : nous en avons connu d'autres.

Le poste offert à mon mari n'étant libre que trois mois plus tard, nous pouvons nous y préparer à loisir. Et si Jacques doit poursuivre ses activités au ministère, je n'ai, pour la première fois, aucun déménagement à organiser. Quel soulagement !

Libre de mon emploi du temps, je peux le consacrer à la Tchécoslovaquie. Une réfugiée tchèque m'enseigne des rudiments de sa langue et les usages de sa terre natale, mais elle ne me cache pas que les bouleversements survenus les ont tragiquement changés. Je peine dans un laboratoire de langue et lis tout ce que je trouve sur un monde qui me hante.

Pour la première fois, Jacqueline Van de Sande, mon amie la plus proche, vient de me révéler que le grand amour de sa vie fut celui d'un Tchéque qu'elle a perdu de vue. Comme je la pousse à m'en dire plus, elle me raconte son escapade en Tchécoslovaquie voici trente-six ans. Pensionnaire à la Cité universitaire pour poursuivre ses études à Paris, elle fit la connaissance de Bojmir Hutta, un jeune peintre tchèque, inscrit à l'École des Beaux-Arts de Paris. Jacqueline et Bojmir sont tombés follement amoureux, si bien qu'à la fin de l'année scolaire, Jacqueline, âgée de vingt ans, l'a suivi à Domazlice, une ville tchèque proche de la frontière allemande où la famille de Bojmir l'a reçue.

C'était durant la courte époque où la Tchécoslovaquie, enfin délivrée de l'oppression nazie, commençait à revivre.

Le jeune couple s'est aimé, a beaucoup travaillé : lui, à ses toiles qu'il peinait à vendre ; elle, a ses dessins humoristiques d'un genre nouveau qui furent publiés dans la presse locale.

Hélas, alerté, le père de mon amie l'a menacée de venir la chercher si elle ne revenait pas aussitôt. En outre, depuis peu, Bojmir disparaissait des jours entiers sans explication. Désespérée, Jacqueline a fui, n'emportant sous son bras que l'autoportrait de son amoureux qu'il lui a naguère donné et laissant à ses hôtes, très démunis, toutes ses affaires.

Rentrée chez les siens, Jacqueline n'y a pas fait long feu, juste le temps de se débarrasser du tableau qu'elle ne peut maintenant plus supporter, le jugeant trop ressemblant. Elle l'a caché, la toile retournée contre un mur. Ensuite, acceptant un poste dans une université anglaise connue, elle est partie y enseigner le français. Elle ne veut plus dépendre de quiconque ni entendre parler de Bojmir. Finalement, sa réaction démesurée lui fut salutaire, car en poursuivant une brillante carrière dans l'enseignement, elle s'est également imposée par des livres de dessins d'un humour percutant.

Quant à moi, en 1982, je n'ai aucun titre, sinon celui d'être la femme de Jacques de La Ferrière.

On me pousse et je traîne à l'achat d'un manteau de fourrure pour affronter la rigueur des hivers. L'ostentation me paraît mal venue dans un pays où la vie est très difficile pour la plupart. Le vison me semble trop clinquant et la peau de lapin inenvisageable, dit mon mari Jacques, pour la femme du représentant de la France. J'aviserais en temps voulu.

Dîner chez l'ambassadeur de Tchécoslovaquie

Peu avant notre départ, prévu par avion le dimanche 25 juillet, l'ambassadeur de Tchécoslovaquie à Paris, comme c'est la coutume, nous convie à un dîner donné en l'honneur du nouvel ambassadeur de France en partance pour Prague.

Directement conduits de la porte d'entrée à la salle à manger, nous nous retrouvons une vingtaine de diplomates autour d'une grande table : moitié tchèques de l'ambassade, moitié français du ministère, qu'on avait demandé à Jacques de choisir. Ambiance conviviale, sans protocole apparent. L'ambassadeur, sa femme et un certain nombre de Tchèques sont, pour la plupart, assis d'un côté de la table et les Français en face, ce qui est bien différent des usages pratiqués dans les dîners diplomatiques habituels. On nous offre à boire et encore à boire pour attendre un dîner qui traîne à se manifester. Quand les plats arrivent, tous à la fois et très riches, ils sont déposés sur la table afin que l'on puisse se servir et se resservir à sa guise. Café et sucreries bien grasses terminent les agapes. Et comme personne ne nous fait signe de passer ailleurs, nous restons à table. Jacques, très en forme, est intarissable. Mais peu à peu, le temps passe. Je remarque que quelques Français commencent à regarder leur montre. Je cherche, mais en vain, à capter l'attention de mon mari, assis à deux ou trois places sur ma gauche. Je n'ose rien faire, sachant qu'il tient à tout décider. Finalement, l'un des invités français, probablement le plus ancien, se lève, me gratifiant d'un sombre regard et je comprends la leçon. Puisque le dîner est donné en notre honneur, c'est à moi de

donner le signal du départ à l'heure convenue par l'usage. Mais ce soir-là, nous sommes déjà dans un autre monde.

Le départ, 25 juillet 1982

Comme prévu, nous partons pour Prague le dimanche 25 juillet 1982. À notre arrivée, une importante délégation de l'ambassade nous attend, en rang d'oignons, à l'aéroport. Présentations, petites conversations, longue attente des bagages. Comme il se fait tard, nous avons, assez vite, incité ceux qui sont venus, à rentrer chez eux, en les invitant, ainsi que les autres membres de l'ambassade et du consulat, à un pot d'arrivée le surlendemain. En tout, cinquante personnes.

Boris Catoire, le premier conseiller, et Alice, sa femme, insistent gentiment pour nous accompagner au palais Buquoy, notre résidence. Nous montons dans leur voiture et le chauffeur suit avec les bagages. Nous sommes éblouis par la traversée du vieux Prague à peine éclairé à la nuit tombée et par l'harmonieuse façade du palais où nous allons vivre. Le chauffeur ouvre le grand portail par lequel s'engouffrent les deux voitures qui traversent une voûte et se rangent dans une cour intérieure. Jacques et moi, nous en descendons et nous nous dirigeons vers le bel escalier dont nous avons vu l'amorce en passant sous la voûte. « *L'escalier est très dangereux. Il est condamné !* prévient Boris, *il vous faut prendre l'escalier de service.* » « Ah ! » répond Jacques, sobrement. Alice et Boris nous y conduisent et nous commençons à monter. À mi-étage, devant une petite porte, Boris suggère : « *Monsieur l'Ambassadeur, en raison du pot d'arrivée que vous désirez nous offrir après-demain, il serait préférable de vérifier le niveau des provisions laissées, à votre demande* ». Il ouvre la porte fermée à clef, éclaire une pièce garnie d'étagères presque vides. Il

reste deux boîtes de flageolets et un flacon de cornichons. Pas une bouteille. « *Cela ne m'étonne pas* », dit Boris.

« *Martine, tu aviseras demain. Tu vas avoir du pain sur la planche* », enchaîne Jacques.

Nous continuons à monter et finalement, nous arrivons au palier du premier étage menant à plusieurs portes : l'une conduit à la cuisine, une autre à une grande salle à manger que nous traversons pour atteindre deux salons. Et là, c'est un choc : ils sont immenses, somptueux et dans un état de décrépitude et de saleté épouvantable. Aux murs, de très belles tapisseries empoussiérées voisinent avec de grands tableaux et d'impressionnants portraits des membres de la famille Buquoy. D'admirables lustres en cristaux de Bohême diffusent une lumière glauque causée par la saleté, les crottes de mouches et le manque d'ampoules. Les parquets de style Versailles sont en très mauvais état. Dans un angle du plus grand salon proche du second, de beaux meubles disparates, souvent cassés, voisinent avec plusieurs divans sur lesquels la prudence retient de s'asseoir. D'un doigt, on peut signer son nom dans la crasse déposée sur la soie des abat-jours, les vitres et les marbres. Les rideaux de soie déchirée pendent lamentablement : « *Le cadre idéal pour le bal des vampires* », remarque Jacques, qui cherche à quitter les lieux au plus vite.

Nous montons l'escalier qui mène au deuxième étage, aux appartements privés de l'ambassadeur. Alice nous prévient qu'elle a passé plusieurs heures à aérer et surveiller le nettoyage du salon, mais... Quand elle ouvre la porte, le « *mais* » nous saute aux narines. C'est une puanteur insupportable : « *ce sont les chats* », dit Alice en se précipitant à la fenêtre pour l'ouvrir en grand. Nous entrons dans un salon récemment décoré, que nous aurions été heureux de trouver si les trois chats incontinents et griffus du précédent ambassadeur n'étaient pas intervenus.

La moquette vert foncé est constellée, le long des murs, de ronds blanchâtres définitivement décolorés qui empestent et les tissus des sièges sont griffés. Jacques a du mal à maîtriser sa colère.

Heureusement, la pièce suivante est une grande et belle chambre avec un magnifique lit à baldaquin et, enfin, une décoration pimpante

qui nous reconforte. Le chauffeur y a déposé nos bagages : « *C'est la chambre de l'ambassadeur et la suivante est celle de l'ambassadrice* », nous disent les Catoire, en prenant congé. Il me faut très peu de temps pour les raccompagner à la porte, mais, au retour, Jacques est déjà couché, presque endormi, et je m'apprête à le rejoindre quand, de sa voix ensommeillée, j'entends un « *Tu sais où se trouve ta chambre* » peu engageant. Depuis trente-six ans, nous avons toujours partagé le même lit.

Alors, je quitte la chambre de l'ambassadeur en traînant ma valise et une sorte de vague à l'âme.

Celle de l'ambassadrice est plus petite, banale, un peu triste, car tout est d'un vert assez fade, à la mode dans les années trente. Elle est propre et, si elle n'a pas été modernisée, tant pis. Je repère une salle de bains assez pimpante et des cabinets qui n'ont pas l'air de vouloir fonctionner. Hop, au lit ! Il est une heure du matin. Ainsi se termine une journée mémorable.